

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par nu



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 8; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Nous avons promis à nos abonnés un second tirage de la première Romance que nous avons publiée. Nous leur distribuons aujourd'hui cette Romance à nouveau, avec un titre gravé. A l'avenir, toute notre musique sera exécutée sur ce modèle. Dimanche prochain, un morceau à quatre parties, de M. Maniquet.

GRAND-THÉÂTRE.

Les choses y vont de mal en pire. La critique devient impossible devant de certains faits; nous renonçons, pour aujourd'hui, au rôle trop inutile de conseillers, et nous ne reprendrons notre tâche que le jour où il y aura place pour une analyse quelconque, pour un raisonnement.

Les faits, les voici :

On a joué le *Brasseur de Preston*, l'un des rôles de prédilection de Lesbros, qui s'en tire en comédien intelligent et en chanteur habile, mais dont nous ne pouvons pas approuver la tendance à chanter les ténors et les barytons tout à la fois. Il faudrait choisir entre les deux emplois, parce qu'évidemment il y en a un dont les conditions vocales sont en raison inverse des qualités indispensables à l'autre. Dans le rôle du Sergent, Barrielle a fait applaudir la rondeur et la franchise de sa belle voix.

Mlle Laurent, première danseuse demi-caractère, a succombé à la seconde épreuve. Justice d'une part, et d'autre part, faute grave de hasarder de pareils débuts. Mais, à l'heure qu'il est, on peut tout oser; il n'y a plus rien à faire pour discréditer complètement notre première scène: on y travaille sans relâche et avec succès. Il va sans dire que ce début de Mlle Laurent a eu lieu dans un divertissement ajouté au *Brasseur de Preston*.

Anne de Boulen est l'œuvre par excellence de Donizetti, avec *Lucie de Lammermoor*, bien entendu. *Anne de Boulen* est remplie de motifs suaves, frais, corrects, mélodiques, de belle et bonne musique enfin, bien franchement écrite, et mieux inspirée encore. L'exécution qu'on en a faite ne nous permet pas un compte-rendu motivé: le blâme s'arrête là où il n'est plus possible d'espérer une exécution meilleure. M. Alexandre a chanté le rôle de Percy, de manière à justifier l'opposition sérieuse qui s'est manifestée à son entrée en scène. Le bon goût ne peut décidément pas approuver la manière de chanter de cet artiste, et le Grand-Théâtre de Lyon n'est pas une école. L'appui maladroît que l'on prête à M. Alexandre n'aboutit qu'à rendre ses défauts plus palpables et plus évidents. Tel qui serait disposé à l'indulgence devient intraitable en face des applaudissements de commande. Pour achever de miner nos théâtres et l'art dramatique dans notre ville, il nous fallait la plaie déplorable des *claqueurs*, importation parisienne qui a tué l'art à Paris même, et dont les funestes effets seront en province bien plus rapides. En procédant ainsi, on ne rend pas supportable ce qui est médiocre, et l'on éloigne le vrai public des représentations scéniques.

Il ne manquait plus que cela.

Mad. Miro chante et joue le rôle d'Anne de Boulen avec supériorité. C'est toujours la même vocalisation brillante et finie, le même sentiment et la même vérité dramatique: talent précieux et rare que celui de Mad. Miro, et que nous sommes très heureux de posséder.

Une mention honorable à Mlle Lehuen pour ses couplets du 1^{er} et du 2^e acte.

Dans le *Bouffe et le Tailleur*, qui précédait le même soir l'opéra de Donizetti, une nouvelle dugazon débutait encore sous le nom de Mad. Lemaire. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Le *Dernier vœu de l'Empereur* n'attire que médiocrement la foule; tout le monde va voir et entendre Bouffé.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



Les écrivains de la province n'étant pas, comme ceux de Paris, forcés de fournir à leur journal un nombre de colonnes toujours le même, se dispensent de juger les illustrations déjà connues, et ne délayent point une ombre d'idée dans des torrents de verbiage. Donnez, par exemple, à Jules Janin, l'obligation de parler encore de Bouffé: vous le verrez, avec sa stérile faconde, consacrer douze colonnes des *Débats*, ne fût-ce qu'à raconter la démarche de ce comédien. Pareil tour de force pourra bien être un chef-d'œuvre d'esprit; mais, à coup sûr, ce sera profondément inutile, fastidieux, et dès lors tout-à-fait déplacé. Mieux avisés, nous n'écrivons jamais sans avoir quelque chose à dire. Bouffé est suffisamment apprécié: la foule, qui s'était portée moins compacte à ses deux premières représentations, encombre maintenant la salle toutes les fois qu'il lui est donné de l'admirer sur la scène: laissons donc parler tout seul le jugement public; gardons-nous des redites; notre ville a compris qu'elle ne verrait jamais assez le premier comédien de l'époque.

Depuis les ouvrages par nous énumérés dans notre dernier numéro, Bouffé a donné les *Vieux Pêchés*, la *Fille de l'Avare*, le *Muet d'Ingonville*, *Michel Perrin*, et le *Grand-Papa Guérin*. On sait quelle étonnante variété de physionomie il donne à ces rôles opposés. Tous ne le servent pas aussi avantageusement les uns que les autres, mais suivant la mesure de leurs exigences. Il serait impossible de dire en l'exécution duquel l'acteur est le plus parfait. Risible, mais simple et décent dans le vieux danseur, effrayant dans l'avare, éloquent et sublime dans le rôle même du jeune muet, charmant de franchise et de bonhomie dans le vieux prêtre Perrin, tour à tour admirable de bonté, de résignation et de noble colère dans Guérin, Bouffé nous étonne et nous force à l'aimer autant qu'à l'applaudir. C'est, à vrai dire, la plus grande des gloires de la scène française: et nos artistes le savent bien; car tous voudraient le suivre et se le proposer pour modèle. Son passage à Lyon portera certainement de bons fruits pour l'avenir.

Mais, en attendant cet avenir, il arrive ce que nous avons senti: toute la vie du Théâtre des Célestins se concentre en quelque sorte dans Bouffé. Les représentations autres que les siennes sont peu ou point suivies; et le beau drame de Frédéric Soulié, *Diane de Chivri*, qui pouvait, si l'on y eût mis une intelligente bonne volonté, continuer le succès de la *Grâce de Dieu*, *Diane de Chivri*, disons-nous, est, après quatre représentations, presque complètement usé. Comment voudriez-vous que cela ne fût pas, lorsque l'on se hâte de faire figurer cet ouvrage dans les spectacles du lundi et du dimanche, en concurrence avec *Ralph le Bandit*? En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, on avait le bienveillant appui de la presse, et l'on n'a pas su en profiter. C'est un malheur joint à plusieurs faits de la même nature: on se lasse de conseiller ceux qui veulent agir toujours d'après leurs propres lumières.

Toutefois, ne soyons pas avares d'avertissements. Dès à présent la troupe des Célestins doit prévoir la position dans laquelle la laissera le départ de Bouffé: à force de nouveautés seulement, elle pourra retenir le public devenu difficile. Eh bien! ces nouveautés, les pré-

pare-t-on ? songe-t-on à les monter, à les faire répéter ? Dans le choix des ouvrages, aura-t-on la main plus heureuse que ne l'ont eue divers bénéficiaires ? Dieu veuille que cela soit ! Dans tous les cas, nous aurons fait notre devoir, en demandant que l'on ne laisse pas la foule désapprendre le chemin du théâtre.

PROVERBES GASTRONOMIQUES.

A ce titre, vous pouvez juger qu'il s'agit d'un simple ambigu, dans lequel domineront les produits du petit four et de la petite broche. Mettez-vous donc à table, péle-mêle, non pas pour déjeuner, dîner ou souper, mais pour prendre part à une collation.

Je nourrissais depuis longtemps l'idée de vous servir sans trop assaisonnement un plat de mon métier, et d'y exposer combien notre langue française serait pauvre et maigre, si elle ne se reconfortait de locutions empruntées au vocabulaire de la vie.

Entre autres proverbes, j'aime beaucoup celui-ci : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » Il contient le plus bel éloge possible de la musique, puisqu'il la juge digne d'être appréciée seulement par des estomacs satisfaits.

Il est si doux de digérer en mesure !

Voyez encore combien de richesses sont renfermées dans ce peu de mots consacrés par l'usage du peuple : « Le coffre est bon. » Le coffre ! c'est l'estomac ; c'est la boîte où fonctionne l'organe la mieux organisée qui ait jamais été construite. Que cela est beau ! mon voisin ne peut plus marcher ; la goutte a endolori ses pieds et ses jambes ; ses bras sont en proie à la paralysie ; sous son front chauve se meuvent des douleurs névralgiques. Il n'en dit pas moins avec un légitime orgueil : « Le coffre est bon. » C'est sa cassette, c'est son trésor. Que lui importe le reste ! Les grandes pensées ne viennent point du cœur ; elles viennent de l'estomac.

Celui-là fut heureusement inspiré qui, le premier, dit qu'il fallait aux courages paresseux mettre le cœur au ventre ! Il avait raison. Les sucs nourriciers n'ont pas enfanté moins de belles actions qu'un sot amour de la gloire. La gloire elle-même, quelque friands qu'ils en soient, messieurs les philosophes l'appellent de la fumée, pour se consoler, peut-être, de manger leur pain à la fumée de ce rôti. Il y a bien de l'héroïsme au fond d'une marmite, bien de l'avancement dans le jus d'un aloyau.

Ecoutez ce brave sergent ; il porte des chevrons sur sa manche : ces chevrons, il les honore du titre de sardines. Avec quelle fierté, frisant du bout des doigts la pointe de sa moustache et relevant la tête, il dit à un conscrit : « C'est que, dans mon temps, j'étais un dur à cuire. » Un dur à cuire ! C'est une admirable qualité dans un vieux troupier ; mais elle mériterait toutes les exécrations du monde civilisé, si on la rencontrait dans la personne d'un gigot de mouton. Supposons que vous ayez le malheur d'essayer une bouchée d'un de ces gigots en état de rébellion contre les meilleures dents, que direz-vous ? précisément ce que vous dites d'une plaisanterie saugrenue, d'une mauvaise pièce de théâtre, d'un mensonge trop abrupt : « C'est bien dur à avaler. »

C'est une fort bonne chose, n'est-ce pas, qu'un foie de veau bien cuit, soit à la casserole sur un feu discret, soit à la broche devant un feu plus téméraire ? eh bien ! que lui faut-il à ce foie de veau, pour être parfait ? il lui faut cette onctueuse et grassouillette enveloppe que l'on appelle sa coiffe : d'où, très-certainement, nos grand-mères ont emprunté la dénomination donnée au compartiment de leur toilette du même nom.

A cette occasion, vous me permettrez d'expliquer une impertinence reprochée à Voltaire : Le mot coiffe, étant le seul mot sans rime, il prétendait, le scélérat ! que cela venait de ce que tout ce qui tient à la tête des femmes n'a ni rime ni raison : il voulait, j'en suis garant, parler de la coiffe d'un foie de veau à la bourgeoise, mets modeste, mais recommandable dans sa simplicité. Voilà où était son crime.

Quoi de plus aimable, pour indiquer qu'un homme est à son aise, que de dire : « Il a du beurre dans ses épinards. » Un discours académique, remplissant la moitié d'une séance littéraire, c'est la pièce de bœuf. N'en mangez que modérément, sans toutefois réserver votre appétit pour ces petits vers de clôture qui ne sont la plupart du temps que de la crème fouettée, et soyez sobres de l'oreille si l'on vous sert des bons mots au gros sel, par la raison que nous sommes souvent exposés à entendre qui sont vraiment par trop forts de café. Rompez donc en visière à tous ces colporteurs si communs de facéties nauséabondes, ne fût-ce que pour leur faire avaler un bouillon.

Chez les anciens, les frivolités étaient des noix : *sunt nucis*, disaient leurs poètes en produisant d'ingénieuses bagatelles. Nous, et je ne sais vraiment par quelle impardonnable bizarrerie, nous disons d'un sot : « C'est un melon. » Cette locution mauvaise ne saurait être justifiée que dans le cas où il serait démontré qu'elle est antérieure à la culture du cantaloup. Quelle admirable prévision du créateur dans la conformation du cantaloup ! lui-même, il a fait les parts en creusant les rigoles où doit plonger un couteau d'argent. La carte normale de la France entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les deux mers, n'est pas mieux indiquée que les délimitations politiques d'une tranche de cantaloup. A genoux, s'il vous plaît, pour parler du melon, ou vous en êtes un vous-même dans la mauvaise acception que je proscris !

Avez-vous perdu du temps à la recherche d'un homme qui vous échappe toujours, même quand vous avez cru le saisir ? c'est une anguille. Les petits pois sont si bons, qu'on les salue à peine en fleur. Ce qu'il y a de plus exquis en hommes et en femmes dans le beau monde, on l'appelle la fleur des pois. Le *nec plus ultra* de l'habileté d'un tailleur traduit admirablement ce demi-vers d'Horace : *Desinit in piscem*, quand il vous apporte un habit dont les basques se terminent en queue de morue. Mon vieil ami, M. Roquetfort, savant antiquaire, disait des imbéciles : « Ils sont bêtes comme des carpes frites. » Ecumer de colère est une heureuse métaphore née des déchets que l'ébullition fait monter au sommet d'un pot-au-feu, comme la lie du peuple est consanguine de la lie dont s'encrese le fond d'une futaie. User trop vite ses chances de bonheur, c'est manger son pain blanc le premier ; et souvent, pour peindre la mauvaise éducation d'un homme, on a dit de lui qu'il est grossier comme du pain d'orge. Ainsi les prodiges mangent leur blé en herbe, et ne savent pas se garder une poire pour la soif. Ainsi, encore, on dit des hommes trop difficiles en toutes choses, qu'ils ne savent point manger un perdreau sans orange. La fameuse anguille de Melun, criant avant qu'on l'écorchât, était le symbole des poltrons, comme le dindon... Ici toute explication serait superflue ; vous savez probablement ce que c'est qu'un dindon pris au figuré. Que si vous l'ignoriez, causez avec un admirateur de vos poètes romantiques.

Ce menu, entièrement composé de hors-d'œuvre, suffirait pour prouver que la langue française serait une langue à peu près morte, ou du moins fort délabrée, si elle ne

se réchauffait pas au feu de la cuisine, si elle ne s'alimentait à l'office de son dictionnaire. Ensuite que de subtilités peuvent résulter de ces conquêtes, pour lesquelles la plume et la fourchette concourent d'un commun accord ! J'en ai à ma disposition une preuve que j'aurai l'honneur de vous soumettre. Voici la carte d'un dîner, commandé et mangé chez Véry en 1816, par de jeunes officiers de l'armée de la Loire.

Nouilles en potage.
Abattis de volaille.
Poulet à la Marengo.
Olives farcies.
Lièvre rôti.
Écrevisses de Seine.
Omelette au fromage.
Noix vertes pour dessert.

Cette carte me paraît le chef-d'œuvre des acrostiches. Le nom de Napoléon brille en effet au premier rang. Quant aux braves convives, ils étaient ou se croyaient surveillés par la police. Mais ils s'en moquèrent pas mal, ma foi ! ils burent à la carte, et furent ce jour-là d'autant plus heureux que le dîner était parfait.

Je ne prétends pas ajouter à la gloire de notre vieille armée, ni à celle du vin de Champagne ; mais je veux, pour dessert, vous offrir une bouteille très vieille de ce vin vaudevilliste. Jugez si elle est vieille ! on la but pour le consulat. Ce fut la plus aimable instruction diplomatique qui jamais ait été donnée à un ambassadeur par un ministre des affaires étrangères. Comme M. de Lauriston, partant pour Saint-Petersbourg, était venu demander à M. de Talleyrand ses dernières instructions, ce que notre grand comédien Potier appela le dernier coup de serviette, le ministre fit apporter une bouteille de champagne et en remplit deux verres. « Voilà ce que c'est, » dit-il ensuite ; suivez ponctuellement les ordres du premier consul, et puis « versez de haut, comme je viens de le faire ; faites mousser. »

Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut être vrai, mais on m'a dit que notre ambassadeur, après avoir rempli l'objet de sa mission, ne put s'empêcher de murmurer ces mots : « Croyez cela, et buvez de l'eau. » Il faut croire que l'empereur Alexandre les entendit ; car ce monarque, versé dans toutes les délicatesses de la langue française, répondit gracieusement en ces termes, bien communs sans doute, mais aussi bien aimables et bien coquets : « Cela n'est pas aussi sûr que du vinaigre. »

M. DE V.

M. Victor de Laprade, l'un de nos poètes lyonnais, s'occupe à Paris de la publication de son poème des *Mystères d'Eleusis*, qui est destiné, dit-on, à faire sensation dans le monde littéraire. Nous souhaitons à M. de Laprade toutes les sympathies parisiennes, lesquelles, comme on sait, ont force de loi ; mais nous n'oublierions pas que M. de Laprade a commencé à Lyon sa réputation.

POÉSIE.

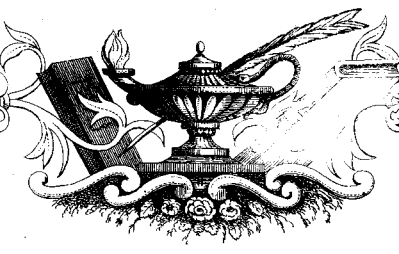
Le fond de cette petite élégie est historique. Il y a quelques mois à peine que la jeune femme d'un pauvre artisan de nos faubourgs, se sentant près de mourir, pria, avec des larmes et des caresses d'enfant, son époux désolé de la prendre sur ses genoux et de lui chanter une dernière fois la chanson d'amour de leur mariage ! Alors l'époux éploré se mit à chanter, tout en berçant la pauvre malade sur ses genoux ; et tandis qu'il chantait, la pauvre femme mourut en souriant dans ses bras !

La dernière fantaisie d'une Malade.

Je sens qu'elle s'approche, ami, l'heure suprême
Qui va nous séparer ; bientôt ta voix que j'aime
A mon oreille en vain soupirera tout bas ;
Ta voix, ... ta douce voix, je ne l'entendrai pas !
Hélas ! j'ai tant souffert sur mon lit de torture,
Que le mal, plus puissant que l'art et la nature,
Malgré tes soins bénis, malgré tes pleurs, tes vœux,
M'a brisée à demi, pauvre plante, à tes yeux !
Mais avant que la mort ait glacé ma paupière,
D'une tendre compagne exauce la prière ;
Une dernière fois, pour l'entendre et te voir,
Laisse-moi, pour mourir, sur tes genoux m'asseoir.
Ah ! ne refuse pas : sur tes genoux bercée,
La tombe effraiera moins ma timide pensée ;
Car mon front près du tien, et ma main sur ton bras,
Je dirai : « Je m'endors, ami, ne pleure pas ! »

Docile et refoulant sa douleur en son âme,
L'époux sur ses genoux, sans pleurer, prit sa femme :
Calmé et belle, malgré sa livide pâleur,
Elle !... elle souriait à son dernier bonheur !
Puis se penchant vers lui qui doucement l'appelle,
Son œil plus languissant, son œil fixe étincelle :
« Ah ! je suis mieux, dit-elle, ainsi sur tes genoux,
« Et je pardonne au Ciel, de notre hymen jaloux. »

Puis, son beau col penché comme celui d'un cygne,
Elle disait : « Merci ! mon cœur qui se résigne,
« Mon pauvre cœur brisé forme encore un désir,
« Plus qu'un : c'est que ta voix, à mon dernier soupir,
« Ta voix tendre et chérie, en s'unissant, redise
« La chanson qui charmait ta fiancée éprise !
« Tu sais bien, ce refrain d'espérance et d'amour



MUSIQUE

DE

L'ARTISTE

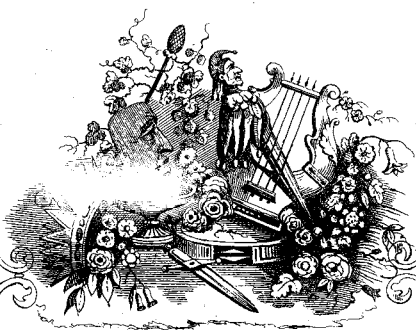
en province.

JOURNAL

des Théâtres de la Littérature
et des Beaux-Arts.



à LYON. au Bureau central. Rue de L'Arbre-sec. 31.





Dame de Fourvières

Romance.

Par M. Malliot.

Andantino.

CHANT.

PIANO.

Les yeux fi - xés sur

la sain - te Col - li - ne ou res - plen - dit votre au - tel ré - vé - ré -

pour vous pri - er, pi - eu - se, je min - cli - ne; ren - dez le cal - me à

poco più lento.

mon coeur é - ga - ré. au Christ, à ses pu - res lu - miè - res, j'of - fre mes jours, j'of - fre ma

foi; un autre vœu pour - tant se mêle à mes pri - è - res.

rall.

religioso. tempo.

Da - me de Four - viè - res je veux vivre sous sa loi par pi - tié veil - lez sur moi.

(2) Que faire hé - las, une i - ma - ge pro - fane, la nuit, le jour, me trouble, me pour - suit: puis u - ne voix que ma bouche con - dam - ne char - me mon coeur, mé - ni - vre, me sé - duit. *poco piu lento.* des regards brûlent mes pau - piè - res, des soupirs causent mon é - moi; puis des chants de plai - sir e - touffent mes pri - ères. Da - me de Four - viè - res daignez sou - te - nir ma foi; par pi - tié, veil - lez sur moi.

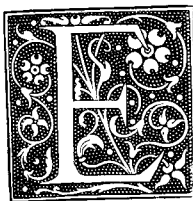
(3) Rei - ne des cieux en moi vous pouvez li - re; tout mon a - mour, je l'adressais au ciel. mais c'est en vain, un fu - nes - te dé - li - re me fait ché - rir un pro - fa - ne mor - tel. *poco piu lento.* pour ser - vir les sain - tes ban - niè - res, il faut des Vierges sans é - moi. dans le monde ou je vais, que vos douces lu - miè - res, Da - me de Four - vières daignent sou - te - nir ma foi; en tous lieux, veil - lez sur moi.

« Qu'au printemps l'an passé tu me chantas un jour !
 « Dis-le plus qu'une fois ;... heureuse de l'entendre,
 « Je vais en souriant vers la tombe descendre.
 « Pardonne à mon caprice : hélas ! je vais mourir,
 « Un caprice est permis au cœur près de s'enfuir ! »
 Elle dit, et son œil ardent, sa main glacée,
 Mieux que sa voix éteinte, expriment sa pensée ;
 Et l'époux, trahissant son lunèbre chagrin,
 Des sanglots dans sa voix chanta le doux refrain,
 Qu'elle écoutait rêveuse en inclinant sa tête,
 Comme sous l'aquilon la plaintive mouette.
 Il chantait en pleurant, l'époux infortuné ;
 Tandis qu'en l'écoutant, son front plus incliné,
 Iyre du saint amour où son regard s'enflamme,
 La mourante applaudit chaque vers en son âme !
 Et le dernier couplet à peine est répété,
 Que notre époux en deuil, se croyant écouté
 Par la pauvre malade à ses bras enlacée,
 Soudain crut la sentir immobile et glacée :
 « M'entends-tu ? (cria-t-il), doux flambeau de mes jours,
 « M'entends-tu ? réponds moi : ... faut-il chanter toujours ? »
 Mais elle, souriant, sur son sein endormie,
 L'épouse, hélas ! fut sourde à cette voix amie !!!



ANTONY RÉNAL.

LA COPIE DE NODIER.



En termes de typographie on intitule *copie* le manuscrit que le compositeur vous rend imprimé.

Par conséquent point de manuscrit, point d'imprimé ; car le premier est le lièvre du second qui est le civet.

Or, rien de vorace comme l'imprimeur, et rien d'avare comme l'écrivain : celui-ci se fatigue vite, parce qu'il est intelligent, et celui-là ne se fatigue point, parce qu'il est machine.

Or, les meilleurs des fournisseurs de copie sont d'ordinaire les plus paresseux : vous comprenez, d'après cela, que M. Nodier doit être fort peu diligent.

Néanmoins les échéances arrivent, et avec elles le gamin d'imprimerie coiffé de son bonnet de papier.

Le gamin demande de la copie ; et souvent M. Nodier se trouve au dépourvu. Que faire alors ? Mis au pied du mur, le littéraire se saisit de tout ce qui lui tombe sous les mains. Thèmes anciens, versions de rhétorique, lettres d'amis, comptes de blanchisseuses, mémoires du bottier, tout lui est bon. On raconte même qu'un jour dans une pénurie extrême, Nodier n'ayant rien pour assouvir le monde, prit le bonnet de papier du gamin sur lequel il vit quelque chose d'écrit, déroula cette fragile coiffure et la donna comme copie au jeune homme qui revint nu-tête vers son atelier.

Si vous étiez éditeur de M. Nodier, vous pousseriez les hauts cris, vous hurleriez comme un tigre stupide que vous seriez ; passez-moi la comparaison.

L'éditeur du grand homme s'y prend d'une bien autre sorte. Il a accepté toutes ces pages incohérentes, et les fait bravement composer telles quelles.

Les premières épreuves tirées, on les adresse à M. Nodier pour les corrections.

Nous allons vous donner ici un *fac-simile* du dernier envoi de ce genre.

« Veni, vidi, vici, etc.

« Jusques à quand Catilina abuserez-vous de notre patience ?

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. »

Notte pour le blanchissage de M. Nodier.

trois caleçons.

quatre bonnets de laine, dont deux de coton.

Six paires de chaussettes.

douze chemises sans manches, etc.

« O Fabricius qu'eut pensé votre grande ame si pour votre malheur rappelé à la vie, etc. »

Mémoire du bottier.

Une paire de brodequins pour madame.

Deux paires d'escarpins pour Monsieur.

un remontage de bottes.

Pour acquit, etc.

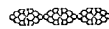
« Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple. »

« Credeville voleur. »

Ah ! qu'on est fier d'être Français lorsqu'on regarde les deux colonnes !

Quand M. Nodier voit toutes ces incohérences lui passer sous les yeux, il se frappe les mains et la tête. Il mande l'éditeur, l'imprimeur, et s'oppose à ce qu'une telle copie voie le jour. L'éditeur argue de ses traités et menace d'imprimer de telles choses si, dans un bref délai, M. Nodier n'a pas donné son œuvre.

Alors voilà mon littéraire qui passe les nuits, et qui écrit un chef-d'œuvre sur la marge aux corrections. La paresse ne sert pas aussi bien tout le monde.



Nouvelles diverses.



Toute la presse de Paris s'occupe avec chaleur de la réouverture de l'Odéon. Ce théâtre, confié aux mains intelligentes de M. d'Hagny, à la tête d'une société composée des principaux artistes qui doivent former le noyau de la troupe, commencera sous de sérieux auspices. Ce ne sera pas un théâtre de plus dans la capitale, où les scènes secondaires, ces scènes où l'on prostitue chaque soir l'art dramatique, sont trop nombreuses déjà ; non : l'Odéon est un temple élevé à notre première gloire littéraire, une succursale devenue indispensable du Théâtre-Français. Donnez à l'Odéon le droit de jouer l'ancien répertoire, sans lequel il n'y a pas d'éducation dramatique possible, et la facilité, les moyens d'attirer à lui les auteurs modernes, qui ne demandent que de la publicité et des interprètes, et vous aurez sauvé le premier Théâtre français, qui périclité. A l'Odéon se formeront et un répertoire choisi et des acteurs. Le goût de la comédie, les saines idées littéraires surgiront peut-être, et l'on aura quelque peu combattu la plaie funeste du vaudeville et du mélodrame, qui dévorent les meilleures intelligences et toutes les bonnes dispositions scéniques de nos acteurs modernes. En province on reviendra peut-être à un genre qu'on n'aurait point dû abandonner ; là aussi il se formera une génération nouvelle d'artistes qui feront consister leur art en autre chose que dans un costume et un couplet mal débité, et l'on ne désespérera plus en France de l'art dramatique, qui s'en va mourant de toutes parts pour avoir été trop gaspillé et avili.

— Les directeurs de théâtres ont organisé une réunion générale qui a eu pour but 1° de provoquer la réforme de l'impôt des pauvres ; 2° de s'entendre, le cas échéant, sur les prétentions de la commission dramatique, et sur un *maximum* à fixer aux appointements des artistes. Nous ignorons les résultats de ces graves délibérations ; mais la question la plus sérieuse des trois qu'on agite en ce moment, celle des droits des pauvres, a donné matière, à M. Merle, aux réflexions suivantes : « Il est barbare d'enlever à des directeurs de spectacle qui se ruinent, le onzième de leurs recettes pour le donner aux hospices, qui doivent être entretenus par l'Etat. Il est démontré, par le bilan des administrations théâtrales qui ont été en faillite depuis vingt ans, que le chiffre du passif a toujours été au-dessous des sommes perçues pour le onzième des recettes au profit des hospices. Ce onzième, prélevé sur les bénéfices, serait déjà une exorbitance ; prélevé sur les pertes, c'est une barbarie. » Demaudons aux directeurs de la province ce qu'ils pensent de ce raisonnement.

— Nous trouvons dans notre correspondance de Marseille, laquelle nous est adressée par un homme en qui nous avons une haute confiance ; l'appréciation suivante du talent de Godinho, le premier ténor qui a remplacé Wermelen. Par la disette de ténors qui court, il n'est pas mal de posséder un jugement bien assis sur l'artiste qui de prime-abord se pose avec succès :

« Avant-hier a eu lieu le début de son remplaçant Godinho. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre les dispositions du public à ce moment *suprême*. Le public, qui est en partie directeur lui-même par le contact des actionnaires, le public, pénétré de la difficulté, sinon de l'impossibilité de découvrir un ténor qui puisse compléter dignement notre troupe, je crois dire vrai, le public était en proie à une vive inquiétude. Godinho est un petit homme qui ne présente en avant que ventre et poitrine ; sa voix gutturale est l'antipode des *voix sombrées* dont sont si fort épris nos chanteurs modernes ; le nez concourt beaucoup aussi à la formation du son, qui manque d'ampleur. En somme, ce n'est pas là une bonne voix ; mais les registres de cette voix commencent où ceux des autres ténors finissent, et je n'ai jamais rien entendu d'aussi franchement *haute-contre* : les *si*, les *ut*, sortent avec une incroyable facilité. Aussi, bien qu'au premier abord l'organe de Godinho n'ait pas prévenu en sa faveur, lorsqu'il fut arrivé aux passages reconnus dangereux pour tous les chanteurs, et qu'il les eut franchis à pieds joints aussi facilement qu'une biche saute par-dessus une haie de deux pieds, le public est pris d'une belle rage d'applaudir, et Godinho surpasse aujourd'hui en triomphes tous les autres artistes. Pour tout dire, en un mot, malgré l'insuffisance du physique de Godinho et de sa voix, qui même est défectueuse et de mauvaise qualité, il mérite une grande partie de son succès. Le spectateur est à l'aise avec lui, et n'a jamais à craindre de le voir rester en chemin ; il chante juste et plus correctement que beaucoup d'autres ténors, il a beaucoup d'énergie et de volonté ; comme scène il est intelligent, et il a un instinct de chanteur d'un bonheur peu commun. »

Le théâtre de Marseille, qui clôture pendant les mois de juillet et d'août, ne doit continuer à fournir sa carrière si bien commencée qu'au mois de septembre, et nous comptons sur notre correspondant, très éclairé et excellent juge, pour nous mettre au courant des événements dramatiques qui ne manqueront pas de s'y passer.

— Un correspondant français de Metz se permet, dans la *Gazette d'Augsbourg*, à l'occasion du programme publié des fêtes dont on veut honorer à Lyon le congrès scientifique, de nous rappeler la fable de Phèdre sur la montagne en couches. Les observations en partie judicieuses de ce correspondant méritent de fixer l'attention du comité organisateur, quand ce ne serait que pour parer à quelques inconvénients déjà signalés. Nous savons tout ce que la présence du congrès dans notre ville a de grave, ce qui ne nous a point empêchés d'en saisir en passant le côté plaisant. Plus que personne nous regretterions que le congrès ne puisse pas tenir tout ce qu'il promet à l'avance. Dans l'heureuse solution des questions qui vont s'y discuter et s'y résoudre, il y aura une belle occasion de contre-balancer l'influence fâcheuse d'une centralisation trop exclusive. Que l'on fête les membres du congrès, rien de mieux ; mais il faut aussi que leurs réunions soient la fête de toutes les intelligences, une solennité scientifique et littéraire. Nous y comptons.

Les Bureaux de L'ARTISTE EN PROVINCE sont actuellement situés rue de l'Arbre-Sec, 31, au 1^{er}. On s'abonne aussi à Lyon, chez MM. Chevalier et Dizier, place de l'Herberie; Chambet, libraire, quai des Célestins; Guigard, libraire, place des Terreaux; Th. Guymon, rue Lafont, 26; et au magasin de musique de MM. Benacci et Peschier, rue Saint-Côme.

La Maison de Commerce **JACQUES BRESSON**, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 16, à Paris, qui publie le **COURS GÉNÉRAL DES ACTIONS** et le **COURS GÉNÉRAL DE LA BOURSE DE PARIS**, se charge, pour le compte de tiers, de l'ACHAT et de la VENTE des Actions des Entreprises Industrielles et Commerciales. — Elle reçoit en Dépôt tout Titre d'Actions. — Elle reçoit, pour compte de tiers, les Intérêts et dividendes des Actions. — Elle fait les Versements de portions de Capital pour les Actions non encore libérées, au fur et à mesure des Bénéfices. — Elle représente les Actionnaires dans les Assemblées générales. — Elle fait des Avances sur Dépôt d'Actions à échéances déterminées, qui ne peuvent dans aucun cas dépasser 90 jours. — Elle ne fait aucune Opération à découvert. — Elle fournit les Renseignements les plus étendus et les plus minutieux sur toutes les Sociétés par Actions, soit Anonymes, soit Civiles, soit en Commandite. — En un mot, la Maison **JACQUES BRESSON** agit comme le ferait une Banque Publique de Dépôts, de Prêts et de Circulation pour les Actions Industrielles.

(85)

CORSETS HYGIÉNIQUES PERFECTIONNÉS.

FABRIQUE DE M^{me} RAVIER,
Rue Neuve, n° 5, à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine.

Toutes les tentatives d'amélioration ont été longtemps infructueuses, et nos dames paraissaient condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

Madame Ravier, pénétrée du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimule les défauts et même les prévient.

Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes enceintes, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.

(84)

Au Parisien.
A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

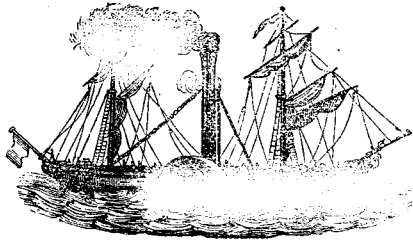
Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c.

(82)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin.

(83)



**AVIGNON en 10 heures
de marche.**

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin
du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

	Premières.	Secondes.
VALENCE	10 f.	7 f. 50 c.
AVIGNON et BEAUCAIRE	20 f.	15 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.
S'adresser à MM BONNARDEL frères et FOUR, propriétaires des superbes bateaux neufs

le **Crocodile**, le **Marsouin**, le **Mistral**,
le **Sirocco**,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord
du bateau. (81)

Grande et belle collection

DE **STATUES**, **BAS-RELIEFS**, etc., etc.



AUGUSTINI,
MOULEUR,

Place Bellecour, 19,

A l'honneur de faire ses offres de service à MM. les artistes, amateurs et chefs d'institution, qui trouveront dans ses ateliers tout ce qui peut servir à l'étude du dessin. Il possède un grand nombre de moulages pris sur les originaux antiques, ainsi que sur les productions des grands maîtres modernes; de nombreux bas-reliefs; toutes les frises du Parthénon, en 50 morceaux; le Triomphe d'Alexandre; de beaux modèles pris sur nature vivante, etc.

MM. les ecclésiastiques trouveront chez lui beaucoup de sujets de piété, entre autres un magnifique Christ en croix récemment moulé par lui, sur un ivoire d'un grand prix.

MM. les architectes qui lui confieront des travaux de décors auront lieu d'être satisfaits de la modération de ses prix et de son activité.

Il se charge de mouler la tête des personnes mortes, et de faire exécuter les bustes d'une parfaite ressemblance.

(86)

25 pour 100 de rabais.



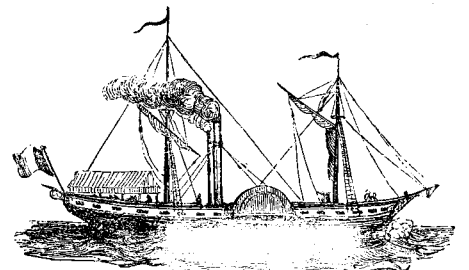
Rue d'Amboise, 16, au 1^{er}, à la barrière de fer.

Chapeaux peluche N° 1.	8 fr.
— — 2.	9
— — extra.	10
— gris extra.	8

Chapeaux d'enfants à 5 et 4 fr.

Cet établissement offre aux consommateurs des avantages incontestables, tant pour ses prix modérés que pour la bonne qualité et l'élégance de ses chapeaux. (80)

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ,

et remontant de Beaucaire à Lyon

EN DEUX JOURS,

Part du quai de la Charité

A 4 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

(79)

AVIS

**Aux Dames, Demoiselles et
Maitresses de pension**

QUI S'OCCUPENT DE BRODERIE.

Le sieur PETIT, dessinateur, ci-devant rue Saint-Marcel, demeure actuellement place Neuve-des-Carmes, n° 4, au 2^e, près de la rue Saint-Marcel, à Lyon.

Il tient toujours les articles de broderie dessinés sur l'étoffe, prêts à mettre en œuvre, tels que cols, guimpes, manchettes, mouchoirs de poche, volants de robes, voilettes, garnitures, aubes, nappes d'autel, etc.

On y trouve aussi le Dépôt de l'Eau pour les dents, de M. Dézirabode, dentiste du roi.

(29)